

Louiseville en Mauricie au XIX^e siècle : la croissance d'une aire villageoise

Jocelyn Morneau

Volume 44, Number 2, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304880ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304880ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morneau, J. (1990). Louiseville en Mauricie au XIX^e siècle : la croissance d'une aire villageoise. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(2), 223–241. <https://doi.org/10.7202/304880ar>

Article abstract

This article describes Louiseville's development within the context of the rise of market economy which transforms rural society in the nineteenth century. The study of territorial expansion and population growth is followed by an analysis of economic exchanges between Louiseville and the neighbouring countryside, the hinterland parishes and the lac Saint-Pierre socio-economy, as well as an examination of the industrial forms arising from a dynamic local entrepreneurship aware of market evolution.

LOUISEVILLE EN MAURICIE AU XIX^e SIÈCLE: LA CROISSANCE D'UNE AIRE VILLAGEOISE¹

JOCELYN MORNEAU
Centre d'études québécoises
Université du Québec à Trois-Rivières

RÉSUMÉ

Cet article s'attache à mettre au jour les dynamismes d'une croissance villageoise, celle de Louiseville, dans le contexte plus large de la montée de l'économie de marché qui transforme le monde rural au XIX^e siècle. Après avoir observé l'extension spatiale de Louiseville et la croissance de sa population, l'analyse porte sur les facteurs de développement que sont les rapports d'échange qu'entretient le monde villageois avec l'espace rural ambiant, les paroisses de l'arrière-pays et la socio-économie du pays saint-pierrais, et la poussée de diverses formes industrielles qui est essentiellement le fait d'un entrepreneurship local dynamique et sensible aux mouvements du marché.

ABSTRACT

This article describes Louiseville's development within the context of the rise of market economy which transforms rural society in the nineteenth century. The study of territorial expansion and population growth is followed by an analysis of economic exchanges between Louiseville and the neighbouring countryside, the hinterland parishes and the lac Saint-Pierre socio-economy, as well as an examination of the industrial forms arising from a dynamic local entrepreneurship aware of market evolution.

INTRODUCTION

Depuis quelques années, l'étude du phénomène villageois et des industries rurales contribue à élargir notre lecture du monde rural québécois au XIX^e siècle. En apportant un éclairage nouveau sur des changements profonds qui se produisent dans les campagnes, en marge et en relation avec les travaux des champs, elle aide en effet à mieux saisir la montée de l'économie de marché, une dimension qui retient de plus en plus l'attention des chercheurs, ici et ailleurs². Le

¹ Cet article est tiré de notre mémoire de maîtrise intitulé *Industries rurales, agriculture et monde villageois: le cas de Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup, 1831-1900* (Centre d'études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, 1988). Nous remercions cordialement messieurs Normand Séguin et Serge Courville pour leurs précieux conseils et leur grande disponibilité. Nous remercions également Claude Bellavance, Mireille LeHoux et France Normand pour leurs commentaires.

² Voir en particulier pour l'historiographie américaine Hal S. Barron, «Rediscovering the Majority: the New Rural History of the Nineteenth-Century North», *Historical Methods*, 19,4 (1986): 142-143.

village apparaît comme le lieu de la complexification de la société rurale. Quant aux industries rurales, elles font figure d'éléments structurants et contribuent ainsi au renforcement des articulations du monde rural à l'économie plus large.

Le monde villageois et les industries qui s'y implantent ne sont pas des objets d'étude récents. C'est leur mise en relation dans un schéma d'analyse des dynamismes socio-économiques à l'échelle d'un vaste paysage structuré qui est nouvelle. Serge Courville a été le premier à étudier ces deux phénomènes dans une telle problématique générale. À partir d'une lecture morphologique de l'aire seigneuriale de la première moitié du XIXe siècle, Courville soutient que la multiplication des villages, relais des rapports ville-campagne, est certes attribuable pour une bonne part à la forte poussée démographique, mais également à la présence des industries rurales. Selon lui, la croissance villageoise et la multiplication de ces industries sont des facteurs qui ont contribué à la transformation de la socio-économie rurale dès la première moitié du XIXe siècle³.

Dans les perspectives développées par Courville, mais cette fois à l'échelle d'un comté et plus tard dans le siècle, signalons les travaux de René Hardy, Pierre Lanthier et Normand Séguin qui élargissent la notion de village à celle d'aire villageoise afin de mieux camper les aires d'expression de la socio-économie villageoise. Dans l'optique de ces auteurs, les industries rurales désignent des activités non agricoles qui mobilisent une main-d'oeuvre sur une base annuelle ou saisonnière et qui entraînent des investissements de capitaux. Leurs observations montrent que la montée des industries rurales dans le comté de Champlain au cours de la seconde moitié du XIXe siècle va de pair avec la croissance des effectifs des aires villageoises et la diversification grandissante de la structure socio-professionnelle de celles-ci. À l'inverse, ils soulignent que lorsque dans le dernier quart du siècle les industries rurales connaissent un plafonnement, voire un déclin, la croissance villageoise, sans s'arrêter complètement, subit à tout le moins un net ralentissement⁴. Un peu dans la même veine, il convient de mentionner la thèse de Jean-Pierre Kesteman sur le processus d'industrialisation du district de Saint-François dans les Cantons de l'Est de 1823 à 1879. L'auteur remarque que dans la première moitié du siècle, les moulins et les manufactures se retrouvent surtout dans les zones rura-

³ Serge Courville, «Croissance villageoise et industries rurales dans les seigneuries du Québec (1815-1851)», François Lebrun et Normand Séguin, dir., *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de l'Ouest, XVIIe-XXe siècles* (Trois-Rivières, Centre de recherche en études québécoises, 1987), 205-219; Serge Courville, «Un monde rural en mutation: le Bas-Canada dans la première moitié du XIXe siècle», *Histoire sociale/Social History*, 20,40 (1987): 237-258.

⁴ René Hardy, Pierre Lanthier et Normand Séguin, «Les industries rurales et l'extension du réseau villageois dans la Mauricie pré-industrielle: l'exemple du comté de Champlain durant la seconde moitié du 19e siècle», F. Lebrun et N. Séguin, dir., *op. cit.*, 239-253.

les plus densément occupées, là où on est susceptible de trouver des noyaux d'habitat groupé. Il note toutefois que la construction du chemin de fer et l'apparition des premières entreprises capitalistes au début du second demi-siècle vont modifier ce paysage alors que de nouveaux axes industriels et des centres urbains vont émerger⁵.

D'autres travaux, portant sur une seule localité, méritent aussi notre attention. Dans son étude consacrée à Barthélemy Joliette, Jean-Claude Robert montre comment les nouveaux équipements de production construits à la fin des années 1830 par ce seigneur entrepreneur font doubler la superficie du village d'Industrie et augmenter considérablement sa population⁶. Retenons également les contributions de Françoise Noël et de Christian Dessureault. Étudiant les seigneuries de Gabriel Christie dans la vallée du Richelieu à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, Noël décèle un rapport entre l'implantation des moulins et la croissance villageoise⁷. Pour sa part, dans son étude de la seigneurie de Saint-Hyacinthe dans le premier tiers du XIX^e siècle, Dessureault considère que le développement villageois est imputable à la croissance démographique et à l'augmentation de la production agricole plutôt qu'à la présence d'industries rurales⁸.

Dans cet article, nous proposons d'examiner la croissance de l'aire villageoise de Louiseville⁹ au XIX^e siècle et les facteurs de son dynamisme. Et puisque cette aire située en bordure du lac Saint-Pierre s'imbrique dans un espace agricole, nous mettrons au jour certains rapports de la paysannerie avec le monde villageois. Dans le contexte mauricien d'avant la grande industrie, Louiseville est un exemple de relative réussite. Au cours de la première moitié du XIX^e siècle, il est l'un des points d'appui du mouvement de colonisation et de la progression de l'exploitation forestière en Mauricie. À la fin du siècle, la municipalité devient la principale concentration démographique de tout le pays rural de la rive nord du lac Saint-Pierre au même titre que Sainte-Anne-de-la-Pérade dans le comté de Champlain en aval de Trois-

⁵ Jean-Pierre Kesteman, *Une bourgeoisie et son espace: industrialisation et développement du capitalisme dans le district de Saint-François (Québec), 1823-1879*. Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 1985, 310-315.

⁶ Jean-Claude Robert, «Un seigneur entrepreneur, Barthélemy Joliette, et la fondation du village d'Industrie (Joliette) 1822-1850», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 26,3 (décembre 1972): 375-395.

⁷ Françoise Noël, «Chambly Mills, 1784-1815», *Historicals Papers/Communications historiques* (1985): 102-116.

⁸ Christian Dessureault, «Crise ou modernisation? La société maskoutaine durant le premier tiers du XIX^e siècle», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42,3 (hiver 1989): 359-387.

⁹ En 1878, le village de la paroisse Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup est érigé en municipalité indépendante et dès l'année suivante il accède au statut de ville sous le nom de Louiseville. Malgré cela l'agglomération peut être considérée comme un village. Dans les pages qui suivent, nous désignons sous le nom de Louiseville l'aire villageoise de la paroisse Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup. Celle-ci inclut le village tel que délimité par les recenseurs tout au long du siècle ainsi que les points de cristallisation et les lieux de polarisation des activités économiques situés à proximité du village, qui participent également à la socio-économie villageoise (figure 1).

Rivières. Avec ceci de différent cependant que Louiseville connaît une aventure industrielle de plus longue portée dans le siècle. Plus que Sainte-Anne, Louiseville participe d'une socio-économie ambiante différenciée, celle du lac Saint-Pierre, que des lignes de force placent dans l'orbite du pôle montréalais.

1 - LA FORMATION ET L'ÉVOLUTION DE L'AIRE VILLAGEOISE

Définir une aire villageoise, c'est tenter de circonscrire des éléments structurants distribués de proche en proche et qui, articulés à un noyau central (un hameau ou un village), dessinent un espace socio-économique multifonctionnel cohérent.

C'est en retrait des eaux d'inondation du lac Saint-Pierre, là où la Grande et la Petite rivière du Loup se rapprochent le plus, que Louiseville se forme petit à petit. L'extension spatiale¹⁰ et la croissance démographique se poursuivent durant tout le siècle. De quelques dizaines de personnes vers 1805, sa population va dépasser les 2 500 habitants à la fin du siècle.

Le peuplement de la rive nord du lac Saint-Pierre remonte au XVIIe siècle. Quant au premier lotissement dans la paroisse de la Rivière-du-Loup, il survient en 1805 en face de la nouvelle église érigée à la fin du XVIIIe siècle, et d'un moulin à farine. C'est l'oeuvre d'Isaac Phinéas, marchand et propriétaire de biens-fonds. Mais l'entreprise de Phinéas tourne court: la même année, sa terre en partie subdivisée près de la Grande rivière est saisie et vendue par le shérif¹¹. Peu de temps après, elle est acquise par Benjamin et Alexandre Hart¹², seigneurs et marchands. Ceux-ci ne tardent pas à vendre plusieurs terrains¹³ à telle enseigne qu'à la fin de l'année 1805, le village compte une quarantaine de terrains entrecoupés par quelques rues

¹⁰ Pour fixer les délimitations de l'aire villageoise, nous avons utilisé plusieurs sources: les archives notariales, le recensement nominatif du Bas-Canada de 1831 et les archives des Ursulines de Trois-Rivières (propriétaires de la seigneurie de la Rivière-du-Loup) pour la première moitié du XIXe siècle; les recensements nominatifs du Canada de 1851-1891, le cadastre abrégé de la seigneurie de la Rivière-du-Loup (1861), les livres de renvoi et les cartes cadastrales de Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup et de Louiseville pour la deuxième moitié du siècle.

¹¹ Phinéas était alors lourdement endetté. En 1798, il avait contracté une dette de 1 703 livres envers d'autres marchands juifs, Aaron Hart et son fils Ezekiel, tous deux marchands à Trois-Rivières, somme qu'il n'a pas été capable de rembourser entièrement. ANQTR, Cour du Banc du Roi, Benj. et Alex. Hart c. I. Phinéas, 1805. De plus, Phinéas devait à Benjamin et Alexandre Hart 223 livres. ANQTR, Greffe de Joseph Badeau, 11 juin 1804.

¹² Benjamin et Alexandre Hart, seigneurs du fief de Niverville (district des Trois-Rivières), possèdent un magasin à Trois-Rivières et un commerce à Montréal. Ils se déclarent marchands, courtiers, commissionnaires, encanteurs et banquiers. Carmen Miller, «Hart, Benjamin», *Dictionnaire biographique du Canada* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1985), 8: 405.

¹³ ANQTR, Greffe de Joseph Badeau, entre le 18 septembre et le 10 octobre 1805.

(figure 1). Il n'abrite toutefois qu'une vingtaine de familles, mais au cours des années suivantes, il gagne en importance.

Vers 1830, Louiseville s'étend d'une rivière à l'autre et se prolonge dans la côte de la Grande rivière du Loup. Au sud du chemin du Roi qui porte dorénavant le nom de rue Saint-Laurent, on dénombre environ 80 terrains (tous ne sont pas vendus, loin s'en faut). L'ensemble de rues est plus ramifié et sa toponymie montre que les frères Hart s'identifient au village: une rue porte leur patronyme, une autre le nom d'Aaron, leur père. Il y a également une rue Sainte-Dorothée en l'honneur de leur mère, et une rue Sainte-Élisabeth, du nom d'une de leurs soeurs. La population de Louiseville s'élève en 1831 à 349 habitants (tableau 1).

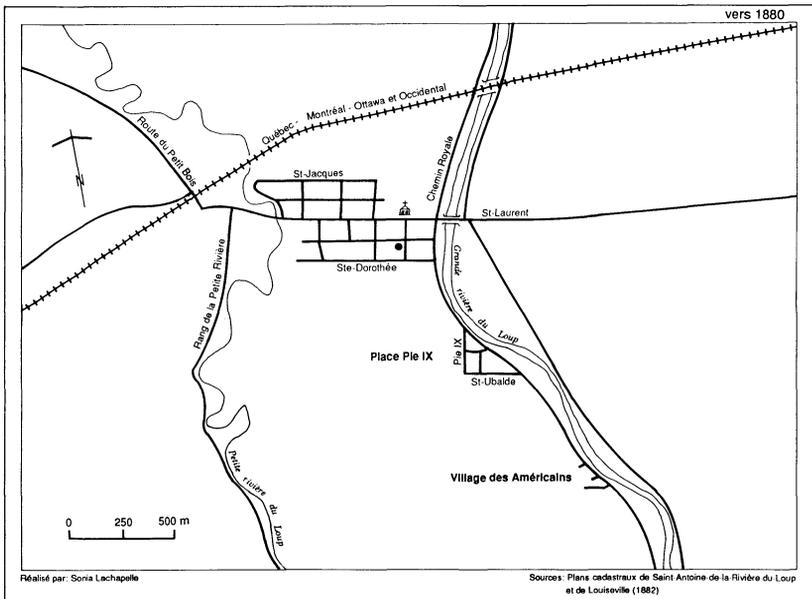
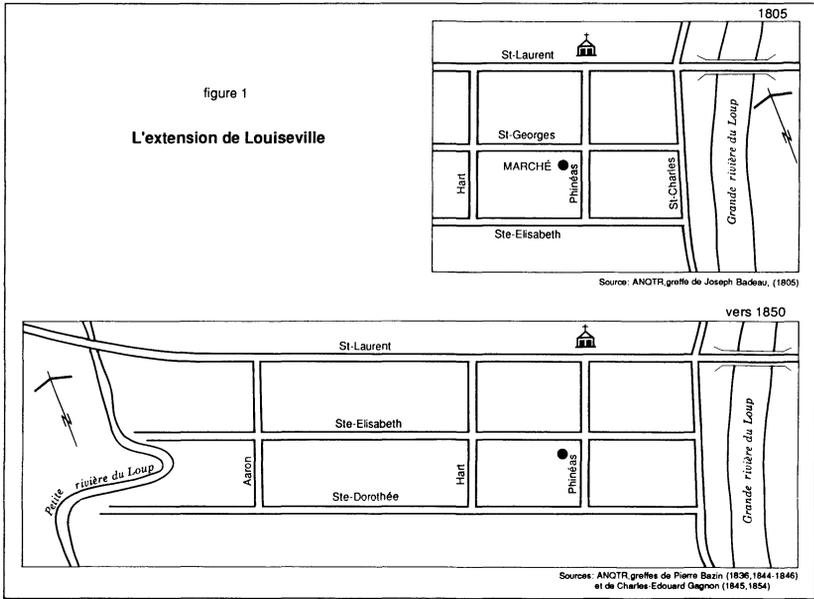
TABLEAU 1
Population de l'aire villageoise, 1831-1891

année	population de la paroisse	population de la ville	population de l'aire villageoise	nombre de chefs de famille	maisons dans l'aire villageoise
1831	3295		349	61	61
1851	3048		693	115	95
1861	2980		827	127	99
1871	2925		1433	292	251
1881	1863	1381	1754	353	309
1891	2099	1740	2577	499	429

Source: Recensements du Canada (listes nominatives), 1831-1891.

À l'aube de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'aire villageoise occupe une plus grande superficie. La terre des Hart est alors entièrement subdivisée en terrains d'une rivière à l'autre (on en compte plus de 120). De plus, une partie de la terre du côté nord de la rue Saint-Laurent est occupée. Les terrains longeant la rue Saint-Laurent sont pour la plupart vendus à des artisans et des marchands. Elle devient la rue des boutiques et des commerces, vocation qu'elle conserve tout au cours du XIX^e siècle et au-delà. Enfin, on note la présence de quelques terrains sur la berge opposée de la Grande rivière, vis-à-vis du village tel que délimité par le recenseur en 1851. La population de Louiseville a doublé depuis 1831, mais la croissance durant cette période n'a rien de comparable à celle des décennies ultérieures.

Au cours des années 1860, la morphologie de l'aire villageoise se trouve transformée par l'implantation en 1858-1859 de la grande scierie de la compagnie Hunterstown Lumber sur la rive ouest de la Grande rivière à plus d'un kilomètre en aval du village. Un noyau d'habitations se forme autour de l'établissement qui va prendre le nom de «village des Américains». Celui-ci s'élargit en 1873 avec la subdivi-



sion en terrains de la partie sud-est du lot voisin¹⁴. Le noyau plus ancien de l'espace villageois connaît aussi une certaine extension. En effet, alors que l'on compte de plus en plus de terrains au nord de la rue Saint-Laurent, il y a un début de lotissement de l'autre côté de la Petite rivière du Loup. À cette extension spatiale correspond une forte augmentation de la population. Ainsi, de 827 qu'ils étaient en 1861, les effectifs villageois passent à 1 433 en 1871 et le «village des Américains», à proximité de la grosse scierie, compte à lui seul 334 personnes. La population de celui-ci se maintient à ce niveau jusqu'à la fin du siècle, sauf durant les années de ralentissement des activités du sciage qui suivent la crise économique de 1873 (224 habitants en 1881)¹⁵.

L'ouverture en 1878 du chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa et Occidental et le début de l'aménagement en 1874 de la place Pie IX apportent d'autres changements à la morphologie de l'aire villageoise. Avec la construction du chemin de fer, le nord du village connaît un important développement: le lotissement s'accélère au nord de la rue Saint-Laurent et on compte plusieurs établissements de production le long de la voie ferrée. La place Pie IX compte 73 terrains qui forment un triangle le long de la Grande rivière. Par sa localisation, elle est en quelque sorte un trait d'union entre le village, plus densément occupé, et le «village des Américains». Son aménagement paraît cependant compromis en 1877 lorsqu'un des trois propriétaires est poursuivi en justice par la Société Permanente de Construction de Trois-Rivières¹⁶. Toutefois, les associés conserveront leur bien-fonds qui sera complètement occupé au cours de la décennie 1880. Sans doute la mise en activité de la scierie Lambert et Desrosiers à la fin des années 1870 a-t-elle contribué à hâter l'occupation des terrains. À l'instar des frères Hart, les agents fonciers donnent leurs prénoms aux rues de la place (Saint-Hilaire, Saint-Pierre et Saint-Ubalde). Le nom même de la place, Pie IX, tient au fait que l'un d'eux a servi comme zouave pontifical.

Malgré la conjoncture difficile du dernier quart de siècle, la population de Louiseville continue de croître: 1 754 habitants en 1881, 2 577 en 1891. Ce n'est cependant pas le cas de la plupart des villages

¹⁴ Le 12 mai 1873, F.-X. Saint-Pierre, cultivateur, achète le lot voisin de celui de la Hunterstown Lumber. Bureau d'enregistrement de Louiseville, Registre B, no 8791. Dans le même mois, Saint-Pierre commence à vendre des terrains, Registre B, nos 8861 et 9208.

¹⁵ Sur la baisse du cycle de l'exploitation forestière en Mauricie, voir René Hardy et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie. La formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930* (Montréal/Ottawa, Boréal Express/Musée national de l'Homme, 1984), 75.

¹⁶ Cette société lui réclame un peu plus de 2 000\$. ANQTR, Cour Supérieure, no 365, la Société Permanente de Construction de Trois-Rivières, demanderesse c. J.-H. Thérien et al., défendeurs, Bref et déclaration, 6 novembre 1877. Les trois propriétaires sont un voiturier et un cultivateur de Louiseville et un marchand de Trois-Rivières, tous trois beaux-frères.

de la région. Dans le comté de Champlain, la croissance villageoise est freinée durant cette période par le déclin des industries rurales et la diminution des activités liées à l'économie forestière¹⁷. Même à Trois-Rivières, où l'économie est essentiellement axée sur l'exploitation forestière, la population diminue entre 1880 et 1890, passant de 8 670 à 8 334 habitants alors qu'elle avait presque doublé dans les trente années antérieures¹⁸. La dernière décennie marque la fin d'un long cycle de croissance pour Louiseville.

2 - LES FACTEURS DU DYNAMISME VILLAGEOIS

Plusieurs facteurs expliquent la croissance de Louiseville: ses relations avec l'espace rural ambiant et celui de l'arrière-pays, sa participation aux échanges fluviaux, l'exploitation des ressources forestières et l'éclosion de diverses formes industrielles qui sont essentiellement le résultat des initiatives d'un entrepreneurship local dynamique.

A - Les rapports d'échange

Le développement de Louiseville tient d'abord au fait que c'est un carrefour d'échange. À un premier niveau, le monde villageois entretient des rapports étroits avec la campagne environnante. Celle-ci présente tôt au XIXe siècle une agriculture axée à la fois sur l'autosuffisance et sur l'échange alimentant différents marchés.

En 1831, la production céréalière des quelque 400 cultivateurs de la paroisse de la Rivière-du-Loup est déjà passablement diversifiée. Aux productions qui figurent dans le tableau 2, il faut ajouter celles de pois (7 504 boisseaux) et de seigle (1 107 boisseaux). Le blé accapare encore une bonne partie de la récolte mais il est déjà supplanté par l'avoine. Les récoltes de grains et de pommes de terre relativement fortes ne sont sans doute pas destinées à la seule consommation locale, mais visent un marché plus large.

Entre 1831 et 1851, l'agriculture éprouve visiblement des revers, à l'instar de tant d'autres paroisses du Québec. Notons cependant une hausse spectaculaire de 90% de la production d'avoine. Le virage difficile vers une agriculture axée sur la production de fourrages et éventuellement sur la production laitière est déjà amorcé. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le processus d'intégration à l'économie de marché va donc se poursuivre avec l'avoine d'abord, puis le foin. Cette dernière production triple quasiment entre 1861 et 1881 pour ensuite se stabiliser autour de 10 000 tonnes. La paroisse de la Rivière-du-Loup est alors la plus grande productrice de foin de la région de Trois-Rivières et contribue, au même titre que les autres paroisses riveraines

¹⁷ R. Hardy, P. Lanthier et N. Séguin, *op. cit.*, 240.

¹⁸ R. Hardy et N. Séguin, *op. cit.*, 181.

voisines, à faire de la plaine de la berge nord du lac Saint-Pierre un véritable grenier à foin. Selon le géographe Raoul Blanchard, cette spécialisation dans la production du foin s'est effectuée au détriment des productions animales, en particulier de l'élevage laitier¹⁹. Quoiqu'il en soit, l'apparition d'une fromagerie dans les années 1870 montre que ce dernier finit malgré tout par prendre son essor.

TABLEAU 2
Évolution des grandes productions végétales
dans la paroisse de Rivière-du-Loup
(en boisseaux et en tonnes)

Année	blé boisseaux	orge boisseaux	avoine boisseaux	Pommes de terre boisseaux	foin tonnes	sarrasin boisseaux
1831	34 496	3 535	52 210	53 804	—	5 029
1851	3 171	1 948	98 160	5 311	3 763	6 051
1861	8 041	5 229	145 149	13 229	3 588	7 317
1871	6 571	2 876	93 656	24 463	6 255	9 460
1881	3 574	2 281	68 258	19 249	10 057	17 942
1891	5 017	4 700	53 131	21 747	10 565	13 972

Source: Recensements décennaux du Canada; Journaux de la Chambre d'Assemblée de la province du Bas-Canada de 1832, app. Oo. Les données de 1851, 1861 et 1891 ont été converties en boisseaux.

La commercialisation de l'agriculture profite au monde villageois dans la mesure où elle donne lieu à des faits d'échange et y stimule la vie économique. Des cultivateurs viennent vendre leurs produits agricoles soit sur la place du marché, soit chez les marchands locaux. Ce dernier type de commerce est important tout au long du siècle. Dès 1815, Joseph Bouchette note la présence au village de magasins où sont stockées de grandes quantités de grain destiné à l'exportation²⁰. Le plus important de ces magasins appartient alors au négociant Étienne Mayrand. Celui-ci achète les produits des cultivateurs de la région (principalement le foin, l'avoine, le blé et les pois) et approvisionne des marchands tant des environs que des paroisses éloignées. Il possède trois bateaux qui font régulièrement la navette entre Québec et son entrepôt situé le long de la Grande rivière. Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, Louiseville est en quelque sorte une plaque tournante régionale pour le commerce des produits agricoles, et spécialement du foin. De gros stocks de foin provenant de la localité et des paroisses environnantes sont rassemblés et entreposés dans des hangars à proximité du chemin de fer. Une partie est écoulée localement

¹⁹ Raoul Blanchard, *Le centre du Canada français, «Province de Québec»* (Montréal, Librairie Beauchemin Ltée, 1947), 85.

²⁰ Joseph Bouchette, *Description topographique de la province du Bas-Canada* (Londres, W. Faden, 1815), 301.

pour satisfaire les besoins de la population croissante, une partie prend la direction de Trois-Rivières et de Montréal et le reste est expédié aux États-Unis. Un cultivateur comme Édouard Caron, le plus gros producteur de la paroisse (30 000 bottes déclarées au recensement de 1871), expédie à New York à lui seul 1 145 558 livres de foin au cours d'une année²¹. Une fois à New York, le produit de Caron est écoulé sur le marché par des négociants en gros moyennant une commission d'un dollar les 2 000 livres de foin.

Des productions non agricoles sont aussi acheminées vers l'aire villageoise par les paysans. Des femmes et des filles de cultivateurs, par exemple, exécutent pour le compte de marchands des broderies sur écorce de bouleau. Sur les 138 brodeuses recensées en 1851, près de la moitié résident à la campagne. En 1871, le nombre de brodeuses dans la paroisse s'élève à 407 dont plus de la moitié appartient à la paysannerie.

À mesure que s'écoule le XIXe siècle, les ramifications de la zone d'influence de Louiseville s'étendent bien au-delà des limites de la paroisse. En fait, la localité entretient des rapports très variés avec son arrière-pays. Toutes les paroisses du nord s'y approvisionnent. C'est aussi un lieu de transit important car celles-ci y expédient leurs produits agricoles et non agricoles, qui sont ensuite transbordés sur des bateaux ou dans des wagons, après 1878. Chef-lieu du comté de Maskinongé au début des années 1860, Louiseville accentue cette vocation en élargissant ses bases institutionnelles et son éventail de services au cours des dernières décennies du siècle. Ainsi, un bureau d'enregistrement et un palais de justice sont construits dans les années 1860. Les journaux du comté y sont imprimés et, en 1881, une succursale de la Banque Ville-Marie ouvre ses portes.

La croissance démographique de Louiseville est révélatrice de l'attraction qu'exerce la localité sur la population des paroisses voisines. Le recensement de 1851, qui indique le lieu de naissance des habitants, permet de mesurer le phénomène: 594 personnes sont nées à l'extérieur de la paroisse de la Rivière-du-Loup (19,5% de la population de la paroisse). Parmi celles-ci, 217 résident à Louiseville (31% des effectifs villageois). La moitié de ces migrants provient des paroisses limitrophes (43 de Yamachiche, 30 de Saint-Léon, 24 de Maskinongé, 10 de Sainte-Ursule). Au-delà de ce périmètre, le nombre des migrants diminue rapidement. Dans l'ensemble, ces migrants sont de jeunes célibataires sans statut professionnel défini.

Louiseville émerge tôt dans le siècle comme un point nodal de la vie d'échange de la socio-économie du pays saint-pierrais et, à une au-

²¹ ANQTR, Cour Supérieure, no 36, Theo. Chase & Co., demandeurs c. Ed. Caron, défendeur, 1883.

tre échelle, de l'espace structuré que constitue la trame du Saint-Laurent²². Des embarcations des paroisses riveraines du lac Saint-Pierre sillonnent constamment la Grande rivière du Loup jusqu'au village. Les bateaux à vapeur des sociétés de navigation régionales (Société de Navigation du Lac Saint-Pierre, Société de Navigation des Trois-Rivières à Montréal, côté nord du fleuve, créées en 1849 et 1863 respectivement) et extra-régionales (La Compagnie du Richelieu) viennent régulièrement y chercher les produits agricoles et manufacturiers qu'ils transportent vers Trois-Rivières ou Montréal.

Avec l'ouverture de la Grande rivière à l'exploitation forestière, Louiseville devient aussi un lieu de transit important pour ce produit. Le bois d'œuvre provenant de la scierie de l'entrepreneur américain Truman Kimpton, érigée en 1825 sur les bords de la Grande rivière dans le canton Hunterstown à une vingtaine de kilomètres au nord, est acheminé à Louiseville avant d'être chargé dans des barges à destination des États-Unis. Louiseville participe aussi à l'approvisionnement des chantiers forestiers. De plus, l'exploitation commerciale du bois génère plusieurs activités subsidiaires de production qui représentent un élément moteur de sa croissance. Ce qui nous amène à la question plus générale des industries rurales dans l'aire villageoise.

B - La poussée des industries rurales

La proximité des matières premières, des combustibles et des sources d'énergie hydraulique favorise la multiplication des équipements de production en milieu rural. Ce mouvement s'affirme avec une certaine vigueur à Louiseville au XIX^e siècle²³. Non seulement la paroisse est-elle le lieu d'une plus grande concentration d'établissements de production que les localités circonvoisines, mais elle accueille des activités industrielles que l'on ne retrouve pas ailleurs au nord du lac Saint-Pierre.

Au début de la décennie 1830, la paroisse de Rivière-du-Loup présente une structure industrielle plus large et plus diversifiée que celles des autres paroisses de la rive nord du lac Saint-Pierre, Berthier inclus (tableau 3). Elle s'articule principalement autour du bois (scieries, fabriques de potasse et de perlasse²⁴, forges au service des chantiers forestiers et d'activités industrielles plus traditionnelles (moulins à fari-

²² Pour une lecture de la dynamique des multiples relations que les paroisses du lac Saint-Pierre entretiennent entre elles et avec l'extérieur, voir Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, «La vie de relation dans l'axe laurentien au XIX^e siècle: l'exemple du lac Saint-Pierre», *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 95,4 (1988): 347-359.

²³ Notre recension des industries rurales s'est effectuée à partir des recensements nominatifs du Canada de 1831-1871, des abrégés des recensements (1881, 1891), des archives de l'enregistrement et des archives judiciaires (les dossiers de faillite de la Cour Supérieure et les registres de déclarations sociales) et des journaux locaux.

²⁴ Plus raffinée, la perlasse est le résultat du blanchiment de la potasse.

ne, à carder, à fouler). L'examen de la grille socio-professionnelle de Louiseville en 1831 montre que les divers équipements de production mobilisent un nombre important de personnes: 27% des chefs de famille dont nous connaissons la profession oeuvrent dans le secteur de la fabrication et de la construction. À ce nombre il faudrait ajouter une partie des 23% qui se déclarent journaliers (figure 2).

TABLEAU 3
Nombre d'établissements de production
dans la paroisse de Rivière-du-Loup
pour certaines années

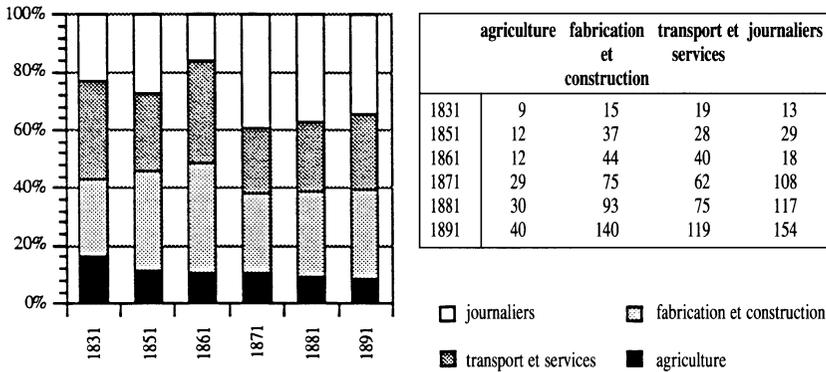
Établissements de production	1831		1851		1861		1871	
	nbre	empl.	nbre	empl.	nbre	empl.	nbre	empl.
Boutique de menuiserie			21		8		12	15
Boutique de meubles					2		4	10
Boutique de tonnellerie							1	1
Scierie	3				1	100	1	350
Boutique de cordonnerie			9		9	6	6	13
Tannerie			7		1		3	32
Boutique de sellerie			1		1	1	1	3
Atelier de chaussures							2	3
Boutique de forge, fab. de fer	9		5		5	1	10	21
Boutique de ferblanterie					1	1	1	3
Boutique d'orfèvrerie							1	2
Fonderie							2	7
Moulin à farine	4		2		2	3	2	4
Boulangerie			2		3		5	6
Boutique de modiste					1			
Boutique de tailleur			1				2	8
Boutique de chapellerie			1		2		1	2
Moulin à carder	2		2				2	2
Moulin à fouler	1						1	1
Boutique de voitures					6	11	5	16
Boutique de charronnage					1	2		
Chantier naval							1	12
Atelier de broderie							12	407
Fabrique de potasse et de perlasse	2							

Source: Recensements du Canada (listes nominatives), 1831-1871.

Des changements importants se produisent au cours des vingt années suivantes. Le nombre de moulins baisse de façon notable (plus que deux moulins à farine et à carder en 1851). Les fabriques de potasse et de perlasse se déplacent vers le nord, près du front pionnier à plusieurs kilomètres de Louiseville. Quant aux scieries, elles tombent sous l'effet de la concurrence que leur livrent les importantes installations de sciage que T. Kimpton a implantées dans le canton de Hunterstown. Celui-ci écoule directement son bois aux États-Unis et, de toute évidence, peut s'appuyer sur de bonnes sources de financement. Par ailleurs, plusieurs boutiques de tous genres voient le jour où sont

accomplis des travaux que les cultivateurs et les villageois exécutaient eux-mêmes auparavant. La présence de tant de boutiques laisse supposer que l'échange et, de façon plus globale, l'économie de marché pénètrent de plus en plus la vie quotidienne. Certains artisans travaillent pour un marché qui déborde les cadres de la paroisse. En effet, on dénombre dans la paroisse de Rivière-du-Loup une boutique de menuiserie par tranche de 145 habitants alors que ce rapport s'établit à une par 343 à Yamachiche et une par 3 881 habitants à Maskinongé. Cette transformation de la base économique se reflète dans la structure socio-professionnelle de Louiseville. La proportion de chefs de famille qui oeuvrent dans la fabrication et la construction et, dans une moindre mesure, de ceux qui se déclarent journaliers augmente de façon notable entre 1831 et 1851, alors que celle des chefs de famille du secteur du transport et des services fléchit.

FIGURE 2
Classification des chefs de famille de Louiseville
par grands secteurs d'activités



Source: Recensements du Canada (listes nominatives), 1831-1891.

Dans le troisième quart du siècle, l'éventail des équipements de production se diversifie encore davantage. Le nombre de boutiques, après avoir chuté au cours de la décennie 1851-1861, croît par la suite. Des moulins sont remis en activité. C'est également au cours de cette période qu'apparaissent les premières unités de production de plus grande dimension, plus avancées sur le plan technologique, nécessitant des mises de fonds considérables et mobilisant un plus grand nombre de travailleurs. Il y a lieu de croire que leur arrivée ne signifie pas la fin des boutiques. Boutiques et manufactures coexistent et sont, en fait, complémentaires. Renonçant à exécuter toutes les étapes de la fa-

brication de leur produit, les manufactures confient souvent aux boutiques certaines tâches spécialisées²⁵.

TABLEAU 4
Les établissements de production de cinq employés et plus
créés à Louiseville entre 1872 et 1899

Raison sociale ou nom du (des) propriétaire (s)	Type d'établissement	Années d'existence	Force motrice
Alfred Blais	fonderie	1872-1878	animale
A. Desrosiers & frères	manufacture de bois d'oeuvre	1874-1879	
William Laurie & Co.	manufacture de fuseaux	1878-1886	
G. Caron et A. Gravel	fromagerie	1879-	
Lambert & Desrosiers	scierie et moulin à planer	1882-1888	vapeur
La Brasserie de Louiseville	fabrique de bière	1882-v1890	
G. Caron et P. Béland	briqueterie	1883-v1890	
O. & A. Desrosiers	Fonderie, atelier de mécanique	1882-1891	vapeur
Trefflé Blais	fonderie	1883-1894	vapeur
Cie de Chaussures Canadienne	manufacture de chaussures	1883-v1890	
Lambert & Lupien	fabrique de moulins à battre	1886-1887	
Auguste Desrosiers	manufacture de bois d'oeuvre et d'orgues	1887-	
Independent Match Company	allumetterie	1890-1896	vapeur
Montreal Match Company	allumetterie	1892-1893	vapeur
Desrosiers & Cie	manufacture d'instr. aratoires	1891-1896	vapeur
Moreau & Gravel	moulin à planer	1893-1894	vapeur
Electric Match Company	allumetterie	1894	vapeur
Alfred Mineau	manufacture de bois d'oeuvre	1894-1896	
Odilon Desrosiers	allumetterie	1898	
The Louiseville Shirt Mfg. Co.	manufacture de vêtements	1899	vapeur
Empire Shirt Mfg. Co. Ltd.	manufacture de vêtements	1899-	vapeur

Source: ANQTR, Dossiers de la Cour Supérieure.

Plus d'une vingtaine d'établissements industriels s'implantent à Louiseville dans la deuxième moitié du siècle (tableaux 3 et 4). Tous n'ont pas la même taille. Si quelques-uns comptent plusieurs dizaines de travailleurs, la majorité en rassemble de 5 à 10. Le plus ancien et le plus important est la scierie de la Hunterstown Lumber. En déplaçant le centre de ses activités du canton de Hunterstown à Louiseville, l'entreprise a pu réduire les coûts de transport de sa production et avoir plus facilement accès au fleuve. En 1861, la scierie, actionnée à la vapeur, donne du travail à une centaine d'hommes et produit 5 000 000 pieds de bois annuellement. En 1871, sa capacité a encore augmenté. Fonctionnant six mois par année, elle emploie 350 personnes (dont plusieurs en forêt) et sa production annuelle s'élève à 10 000 000 pieds de bois. Sont rattachés à la scierie, une forge (10 employés) et un chantier de construction navale (12 employés). De plus, la compagnie

²⁵ Ce processus a été bien étudié en France. Voir Alain Faure, «Petit atelier et modernisme économique: la production en miettes au XIXe siècle», *Histoire, économie et société*, 4 (1986): 531-557.

possède une douzaine de grosses barges qui transportent le bois aux États-Unis. Outre la scierie de la Hunterstown Lumber, on note la présence au recensement de 1871 d'autres équipements de production importants tels une fonderie (6 employés), une boutique de voitures qui a les allures d'une petite manufacture avec ses sept employés et sa production annuelle de 80 voitures, et une tannerie (30 employés). Les propriétaires de cette dernière entretiennent des relations étroites avec les manufacturiers de cuir de Montréal pour l'écoulement de leur marchandise et l'obtention de crédit. Plus tard dans les années 1870 on voit apparaître une fromagerie, une manufacture de bois d'oeuvre et une autre de fuseaux et cannelles, qui sont en grande partie expédiés aux fabricants de fil de Montréal.

À l'aube de la décennie 1880, on assiste à une poussée des industries. En 1882, une fabrique de bière, une grosse fonderie doublée d'un atelier de mécanique (25 employés) et une scierie à laquelle se greffe un moulin à planer entrent en activité. En 1883, c'est au tour d'une nouvelle fonderie, d'une briqueterie et d'une manufacture de chaussures d'ouvrir leurs portes. Le mouvement se poursuit avec la création d'une fabrique de moulins à battre en 1886, d'une manufacture de bois d'oeuvre et d'orgues en 1887 et encore tout au long des années 1890: manufactures de bois d'oeuvre, d'instruments aratoires, de vêtements, moulin à planer et allumetteries. Entre-temps, la scierie de la Hunterstown Lumber passe à des intérêts francophones. En effet, en 1888, la scierie est achetée par Louis Tourville et Joël Leduc, entrepreneurs de Montréal, déjà propriétaires d'une grosse scierie à Pierreville. Avec l'acquisition de la scierie de Louiseville, la compagnie Tourville resserre son emprise sur les activités du sciage dans le pays saint-pierrais²⁶.

L'affirmation des industries a des répercussions importantes sur la structure socio-professionnelle de Louiseville au cours des trente dernières années du XIX^e siècle. Alors que le pourcentage des chefs de famille du secteur de la fabrication et de la construction et du secteur du transport et des services chute par rapport à ce qu'il était en 1861, celui des chefs de famille journaliers fait un bond spectaculaire (de 16% en 1861 à 39% en 1871 pour ensuite connaître une légère baisse). Il semble donc que ces industries fassent surtout appel à une main-d'oeuvre non spécialisée. En outre, à l'exception du sciage, on remarque que plus la taille de l'établissement est imposante en terme de main-d'oeuvre, plus la part du travail des femmes et des enfants s'accroît (c'est le cas en particulier des allumetteries et des manufactures de vêtements).

²⁶ Alain Gamelin, *La compagnie des moulins à vapeur de Pierreville, 1866-1906* (Drummondville, La Société historique du centre du Québec, 1983).

Nombre d'établissements industriels apparus dans le dernier tiers du XIXe siècle partagent certaines caractéristiques. Plusieurs sont reliés à la transformation du bois (moulin à planer, manufacture de fuseaux, manufactures de bois d'oeuvre, allumetteries) et, tout comme certains artisans du domaine du bois ouvré, leurs propriétaires s'approvisionnent entièrement ou en partie à la scierie de la Hunterstown Lumber, propriété de la compagnie Tourville à la fin du siècle. C'est dire l'importance des industries du bois dans l'économie de Louiseville.

Sur le plan technologique, le nombre d'industries qui emploient la vapeur comme force motrice augmente à mesure que l'on avance vers la fin du siècle. L'adoption de la vapeur libère les manufacturiers des contraintes saisonnières et de localisation près des chutes d'eau²⁷ et favorise l'installation de plusieurs établissements le long du chemin de fer, dans le nord de la petite ville.

Avec les grandes unités industrielles de la fin du XIXe siècle, la production se diversifie considérablement. Certaines entreprises s'orientent vers la production de biens de consommation (bière, allumettes, chaussures, vêtements, orgues). Cet effort de diversification a-t-il porté fruit? On peut en douter. La plupart de ces petites entreprises évoluent dans des situations précaires et ont une existence souvent éphémère. Ainsi, une allumetterie demeure en activité pendant six ans, une autre pendant une année et une autre quelques mois seulement. La fabrique de bière et la manufacture de chaussures ferment leurs portes après seulement quelques années de production. Une manufacture de bois d'oeuvre survit une année, une autre ne dépasse pas cinq années. Une scierie cesse toute activité après cinq ans. Endettés, les propriétaires d'une manufacture de vêtements déclarent faillite après quelques mois.

Si la production industrielle est surtout écoulée sur le marché local et régional en pleine expansion, une part appréciable, voire l'essentiel dans le cas de quelques établissements, est acheminée vers l'extérieur, surtout vers la région de Montréal. Les relations avec cette dernière ne se limitent pas à des expéditions de marchandises. En effet, c'est principalement du côté de Montréal que les propriétaires d'industries se tournent lorsqu'ils ont besoin d'équipement ou de capital.

Malgré des relations soutenues avec la région de Montréal, un dynamisme évident et une volonté de conquérir le marché, la croissance des activités industrielles plafonne à l'aube du XXe siècle. L'urbanisation et l'industrialisation massive de l'axe du Saint-Maurice brisent les équilibres qui ont prévalu tout au cours du XIXe siècle et

²⁷ Sur cette importante question, voir Jeremy Atack, Fred Bateman et Thomas Weiss, «The Regional Diffusion and Adaption of the Steam Engine in American Manufacturing», *The Journal of Economic History*, 40,2 (1980): 281-308.

déterminent de nouvelles conditions qui entraînent le recul de Louiseville et de ses industries. La situation difficile dans laquelle se retrouvent alors ces dernières porte également un dur coup à l'entrepreneurship.

C - L'entrepreneurship

L'étude de l'entrepreneurship est une dimension importante, car l'apparition des unités de production, qui jouent un rôle essentiel dans la structuration et la consolidation de l'espace villageois, est le résultat d'initiatives individuelles ou collectives. De plus, il s'avère que souvent le seul moyen de découvrir le mode de financement de certaines industries est de suivre les itinéraires d'entrepreneurs. Les établissements de production mis sur pied dans le dernier tiers du siècle à Louiseville sont le fait d'une trentaine d'entrepreneurs locaux et d'une dizaine d'autres originaires de l'extérieur. L'étude de sept d'entre eux, parmi les plus représentatifs²⁸, fait ressortir des traits communs.

Il s'agit de deux cultivateurs et un marchand, qui ont voulu diversifier leurs activités, et de quatre manufacturiers qui ont principalement oeuvré dans des secteurs différents, soit le bois, le vêtement, le cuir et le fer et l'acier. Trois de ces manufacturiers sont fils d'artisan. En travaillant dès leur jeune âge auprès de leur père, ils ont apprivoisé une certaine technologie qui les incita à dépasser le niveau de la petite boutique dans laquelle ils avaient grandi, pour réaliser des projets plus ambitieux.

Parmi les caractéristiques communes des entrepreneurs, il se dégage d'abord que tous entretiennent des liens très étroits avec le monde agricole. S'ils ne sont eux-mêmes fils de cultivateurs, les entrepreneurs ont des liens de parenté avec ces derniers ou épousent des filles de ce milieu. Dans le même ordre d'idées, l'étude des sociétés qu'ils forment et, dans une moindre mesure, du financement de celles-ci, révèle l'importance des liens de parenté. Que ce soit pour fonder un établissement, obtenir des capitaux ou un appui particulier lorsque des problèmes financiers se font pressants, les proches parents (les frères, les pères) et des membres plus éloignés de la famille (les beaux-frères, les beaux-pères, les oncles, les gendres, etc.) sont souvent mis à contribution. Les liens de parenté sont également très importants lorsqu'il est question de relève ou de succession au sein de l'entreprise. L'exemple des frères Odilon et Agapit Desrosiers illustre bien ce fait. En 1867, les deux hommes reçoivent la fonderie de leur père. Au début des années 1880, les affaires des frères Desrosiers vont rondement. En 1881, ils achètent la scierie de leurs cousins Auguste et Da-

²⁸ Comparativement à plusieurs autres, ces entrepreneurs ont laissé des traces plus nombreuses dans les archives de l'enregistrement (environ 1 000 actes dont plus de 600 ont été dépouillés) et dans diverses autres sources (journaux locaux, almanachs, recensements nominatifs du Canada et archives judiciaires).

vid Desrosiers à qui ils avaient consenti un prêt de plus de 500\$ deux ans auparavant, et font construire en 1882 une nouvelle fonderie. Pour absorber les coûts élevés entraînés par l'acquisition de ces nouveaux établissements, les Desrosiers se tournent vers le crédit. Parmi leurs créanciers, on retrouve Raphaël Lambert, marchand de Louiseville, leur oncle, qui devient leur partenaire dans l'exploitation de la scierie. De plus, ils consentent en 1884 une hypothèque de 5 000\$ à Louis-Alfred Saucier, beau-frère d'Odilon, pour l'endossement de plusieurs billets. Lorsque la société qu'ils forment avec R. Lambert est dissoute en 1887, les Desrosiers s'adjoignent dès l'année suivante un nouvel associé en la personne de Pierre Béland, cultivateur, cousin par alliance d'Odilon (leurs épouses sont cousines germaines). En 1891, les Desrosiers s'associent avec le fils de P. Béland, Hector, dans le but d'aller établir une manufacture d'allumettes chimiques à Ogdensburg (État de New York). Mais le projet ne voit pas le jour car les Desrosiers sont forcés de déclarer faillite. La fonderie est mise aux enchères et achetée par le beau-frère d'Odilon, L.-A. Saucier. Celui-ci garde l'établissement jusqu'en 1896, année où il fait faillite. La fonderie est alors reprise en main par Edouardina Desrosiers, soeur d'Odilon. Deux des filles d'Odilon, Cécile et Eugénie, vont suivre les traces de leur père. Cécile et son oncle L.-A. Saucier entrent en possession d'une scierie à laquelle sont rattachés un moulin à farine et une fabrique de seaux et de tinettes à Yamachiche en 1895. Quant à Eugénie, elle ouvre de nouveau la fonderie de son père en 1898 et met sur pied en 1900 une allumetterie à Louiseville avec un commerçant de Saint-Gabriel-de-Brandon.

Les sept entrepreneurs retenus ont démontré un dynamisme certain. Et c'est sous le signe de la polyvalence que celui-ci s'est manifesté. Charles Trépanier, marchand-tailleur, a investi dans une manufacture de chaussures, deux allumetteries et une imprimerie. De plus, il a été l'un des organisateurs des deux sociétés de construction²⁹ qui ont vu le jour dans la paroisse, de même que d'une petite compagnie locale d'électricité. Un manufacturier comme Odilon Desrosiers a été propriétaire de la plus imposante fonderie, d'une scierie, d'un moulin à planer, d'une allumetterie et a pris une part active dans la formation de la compagnie d'aqueduc. Pierre Béland, cultivateur, a d'abord fait l'acquisition d'un moulin à farine, à carder et à fouler. Par la suite, il a mis sur pied avec différents associés une fabrique de bière, une briqueterie, une scierie, un commerce de machines à coudre et a été directeur d'une allumetterie.

Le dynamisme des entrepreneurs s'est toutefois heurté à de sérieux problèmes de financement. En l'absence de financement banca-

²⁹ Le but d'une société de construction est d'avancer à ses membres les sommes correspondant à la valeur de leurs actions. Les sommes prêtées sont généralement garanties par une hypothèque.

re, la majorité des entrepreneurs a eu recours, de façon régulière ou sporadique, à des emprunts avec garanties hypothécaires auprès de particuliers. Ce type de financement présente de graves contraintes. La plus importante concerne le remboursement. Aucune modalité n'étant le plus souvent prévue lors de la transaction, le créancier est en droit d'exiger le paiement des sommes prêtées une fois le délais de remboursement expiré. Les problèmes liés à un financement reposant sur le crédit auprès d'individus expliquent, en partie, la fragilité des industries et l'extrême difficulté pour les entrepreneurs locaux de former des organisations de plus grande dimension, solides et durables.

CONCLUSION

Louiseville connaît une croissance soutenue durant tout le XIX^e siècle. C'est par à-coups que le village se déploie dans l'espace paroissial. Petit centre desservant la campagne dans la première moitié du siècle, il devient, avec les nombreux établissements industriels qui s'y implantent et transforment l'espace ambiant, un point nodal d'activités économiques articulé à la socio-économie du lac Saint-Pierre et aux échanges fluviaux. Même s'il s'en démarque de plus en plus, le monde villageois entretient des rapports étroits avec le milieu agricole immédiat.

La fin du XIX^e siècle est marquée par le recul de Louiseville. En marge de la zone médiane du Saint-Maurice devenue l'axe majeur de développement dans le contexte du nouvel industrialisme du début du XX^e siècle, Louiseville voit la croissance de sa population plafonner et plusieurs établissements fermer leurs portes. Louiseville ne pourra renouer avec la croissance que lorsque de grandes manufactures de textile et de vêtements s'y établiront à compter des années 1920, mais cette fois, dans un tout autre contexte.